

# La liberté au féminin du mouvement surréaliste

Le Musée de Montmartre, à Paris, présente une cinquantaine d'artistes, certaines méconnues en France

## EXPOSITION

Se donnant pour titre « The Milk of Dreams », emprunté à un recueil de contes de la peintre et poétesse Leonora Carrington, la dernière Biennale de Venise s'était placée sous le signe du surréalisme au féminin et présentait une anthologie de femmes artistes ayant participé au mouvement. L'exposition qui se tient au Musée de Montmartre a le même sujet mais le traite tout autrement, en multipliant les surprises ; ce qui est plus conforme au surréalisme.

L'endroit n'y est pas pour rien, tant la succession de petites salles, de couloirs et d'escaliers de la maison parisienne est préférable à la trop vaste et solennelle salle du Pavillon international de Venise, inadaptée aux dimensions des œuvres qui y étaient accumulées. La singularité de l'exposition parisienne tient surtout, néanmoins, aux partis pris de ses commissaires, Alix Agret et Dominique Paini. Ils définissent évidemment le surréalisme comme une révolution qui commence en 1924 à Paris et s'étend vite en Europe et dans les Amériques, et il ne manque à leur accrochage ni les données historiques nécessaires, ni les documents, livres, photographies et manuscrits évocateurs.

### Œuvres récentes

Mais ils considèrent aussi le surréalisme comme on le fait d'ordinaire du romantisme : une poétique, un état d'esprit et un désir de liberté qui ne sont pas enfermés dans une époque et demeurent actifs des décennies après la mort d'André Breton, en 1966. Cette autre définition les autorise à inclure, parmi la cinquantaine d'artistes présentes, des œuvres d'Aube Elléouët, de Mimi Parent, de Marianne Van Hirtum ou de Jo-sette Exandier postérieures à la fin officielle du groupe et, pour certaines, récentes.

Si la relation est directe entre le surréalisme historique et Aube Elléouët, fille de Jacqueline Lamba et d'André Breton, ou Mimi Parent, qui participa aux manifestations du groupe à partir de 1959, elle est plus distante pour d'autres invitées. Mais cet élargissement est logique, puisque le propos de l'exposition est de montrer combien la poétique surréaliste est vivante et combien elle fut en per-

**Le propos est de montrer que la poétique surréaliste a été aussi créatrice du côté des femmes que de celui des hommes**

manence aussi créatrice du côté des femmes que de celui des hommes. Un point que bien des expositions muséales, à Paris, à Londres ou ailleurs, ont longtemps oublié d'affirmer, se contentant de rappeler que telle ou telle avait été la femme, la maîtresse ou l'amie de tel artiste, sans vraiment considérer ce qu'elle avait fait.

Pour que la démonstration soit efficace, il fallait qu'y participent les plus reconnues de ces peintres et photographes qui, pour la plupart, ont été le sujet de rétrospectives personnelles dans la dernière décennie. Elles y sont, souvent avec des œuvres exemplaires : Leonora Carrington, Claude Cahun, Meret Oppenheim, Dora Maar, Lee Miller, Toyen, Dorothea Tanning. Cette dernière n'a pas été encore honorée dans le pays où elle a passé près de la moitié de sa vie, la France. Il suffit de s'arrêter devant sa toile *Un tableau très heureux* (1947) pour mesurer combien cette négligence est regrettable.

On en dirait autant d'Isabelle Waldberg et d'Unica Zürn, la première pour ses architectures arachnéennes de très minces tiges de bois tordues et tenues par des fils, la seconde pour ses dessins de métamorphoses organiques dans lesquels le regard se perd vite. On attend toujours les rétrospectives complètes qui les situeraient comme elles devraient l'être.

### Intrigante Ithell Colquhoun

Il fallait encore que des participantes moins connues rejoignent celles qui le sont déjà. Sur ce point aussi, l'exposition est convaincante. Elle le doit en grande partie à la présence d'artistes britanniques que l'on n'avait guère vues jusqu'à présent qu'à la Tate Modern : Eileen Agar, Edith Rimmington, Marion Adnams et, plus qu'aucune autre, Ithell Colquhoun. De celle-ci *La Cathédrale engloutie* (1952) est un vaste paysage



« La Femme blonde » (1930), de Jacqueline Lamba.

COLLECTION GUY LADRIÈRE

En bas,

à gauche :

« Medusa Grown Old » (1947), de Marion Adnams.

STÉPHANE POIS

En bas, à droite : « Waterfall of Hair » (1950), d'Emila Medkova.

GALLERIE LES YEUX FERTILES, PARIS



Marién *L'imitation du cinéma*, qui fut interdit en France à sa sortie, en 1959, pour insulte à la religion. Il n'est pas exposé, mais Graverol y est grâce à ses toiles, *Les Derniers Ploisirs*, *Le Sacre du printemps* ou *Quelque chose du cœur*. Pour les caractériser, on pourrait dire que Graverol peint dans le style de Magritte, mais qu'elle est plus sarcastique et libertine que lui.

Dernier atout de l'exposition, la question du passage du surréalisme à l'abstraction en France dans les années 1950, souvent négligée, est traitée en détail avec Yahne Le Toumelin, Marcelle Loubchansky, Jacqueline Lamba et Judit Reigl. De celle-ci, la toile *Ils ont soif insatiable de l'infini* déconcertera celles et ceux qui ne connaissent d'elle que ses vastes abstractions dynamiques des décennies suivantes, aujourd'hui largement connues. ■

PHILIPPE DAGEN

**Surréalisme au féminin ?**, Musée de Montmartre, Paris 18<sup>e</sup>. Tous les jours de 10 heures à 19 heures. Entrée de 8 € à 15 €. Jusqu'au 10 septembre.

onirique et biomorphe. Émerge d'une mer – ou d'un fleuve? – une sorte de colline ellipsoïdale où sinue une ligne de pierres plantées qui continue sous l'eau, allusion sans doute à Stonehenge. Née en Inde en 1906, l'intri-

gant Colquhoun fut peintre, poétesse, romancière et adepte convaincue de l'occultisme.

Autre présence remarquable, celle de Jane Graverol, qui eut un rôle majeur dans le mouvement surréaliste en Belgique et fut l'une

des fondatrices de la revue *Les Lèvres nues*, où écrivait Guy Debord avant la fondation de l'Internationale situationniste. Encore n'est-ce là qu'un des hauts faits de rebelle de Graverol, un autre étant son rôle dans le film de Marcel